

dans des vergers sans fin, immenses jardins de pommiers qui s'étagent, verdoyants ou fleuris selon la saison, de chaque côté du chemin.

Puis, subitement, le terrain s'effondre, laissant à découvert les bords rians de la Seine, sillonnée par le continuel passage des vapeurs qui descendent ou remontent à la mer, en évitant, dans leur course rapide, les lourds chalands pleins, à couler, de marchandises de toutes sortes.

Entre Barentin et Malaunay, de délicieux sites se succèdent, et le voyageur, émerveillé, continue son chemin sans pouvoir se lasser d'admirer cette merveilleuse entrée de Normandie qui forme, avec ses côteaux boisés et ses gras pâturages, une des plus charmantes parties de la France.

A mesure qu'on avance, l'impression première, loin de s'amoindrir, devient plus vive au contraire, et l'âme se sent prise d'un immense bien-être devant ce spectacle majestueux de la nature, qui ravit les yeux et repose le cœur.

A trois quarts de lieues environ du petit village de Malaunay, la route, jusque là enclavée, s'échancre subitement sur la droite, et par une coulée gigantesque, ombragée de grands arbres, on aperçoit dans le lointain, sur une hauteur, le château des Crèches—ou comme on dit plus modestement dans le pays " Les Crèches "—grande bâtisse d'une architecture hybride, dont le lierre touffu qui couvre les murs, masque à propos l'insuffisance de style.

Un chemin carrossable, partant de la grande route, monte en droite ligne jusqu'aux barrières de bois peintes en blanc, qui, selon la coutume normande, délimitent la partie réservée de la propriété. Cet entourage franchi, une allée soigneusement recouverte d'un sable fin de rivière, conduit à un perron élevé de plusieurs marches, donnant accès dans la maison. C'est ce perron que nous prions le lecteur de gravir avec nous, pour lui présenter les hôtes actuels des Crèches, tante Pauline et tante Ninette, dont nous allons esquisser rapidement l'histoire.

Filles aînées des quatre enfants de Balthazar Séguin, ancien courtier maritime à Rouen, Juliette et Pauline étaient venues habiter, il y a quelque vingt ans, avec leur frère Jean et leur plus jeune sœur Sabine, cette propriété que l'honnête négociant venait d'acquérir, pour s'y reposer d'un long labeur, quand la mort ne lui en laissa pas le temps. Les orphelins—leur mère avait précédé son mari dans la tombe—vécurent là plusieurs années dans une étroite intimité : puis vint un jour où Jean, poussé par l'ardent désir d'augmenter sa fortune, s'expatria aux Etats-Unis. Peu de temps après, Sabine se mariait et quittait ses sœurs, pour suivre son mari à Paris.

Demeurées seules aux Crèches, Pauline et Juliette redoublèrent d'une mutuelle affection, pour tâcher d'oublier les vides, que ces départs successifs creusaient autour d'elles.

Avec l'argent qui constituait sa part d'héritage paternel, Jean Séguin, cependant, entreprenait au loin, dans les plaines du Texas, un colossal commerce de bestiaux et de chevaux qui devenait bientôt pour lui la source de bénéfices considérables.

Dans un des premiers courriers qu'il adressa à ses sœurs, il leur faisait part de sa complète réussite, en même temps que de son prochain mariage. Une année s'était écoulée sans changement, lorsqu'arriva une lettre encadrée de noir, où le malheureux annonçait à la fois et la mort de sa femme, enlevée subitement, et la naissance d'un fils qu'il recommandait, de loin, aux prières de ses tantes Juliette et Pauline.

A partir de cette époque, sa correspondance devint plus suivie ; et chaque fois qu'il écrivait, après avoir tenu ses sœurs au courant de sa situation commerciale, toujours prospère, il s'étendait longuement sur les gentillesces de son fils, qui grandissait.

" Maurice (c'était son nom) commence à parler, dit-il en substance, il bégaye déjà les nom de ses tantes Pauline et Ninette, c'est ainsi qu'il vous appelle, chères sœurs, et j'aspire au jour où je vous ramènerai un neveu qui ne demande qu'à vous aimer."

Et les braves filles se prenaient d'une affection profonde, sans bornes, pour cet enfant qu'elles ne connaissaient que par une méchante photographie envoyée par son père. Ces surnoms de " tante Pauline " et de " tante Ninette " les charmaient surtout ; elles prirent l'habitude, qu'elles trouvaient douce, de ne plus s'interpeller autrement entre elles ; leurs cœurs, serrés d'affection se gonflaient de joie à la pensée de cet enfant, qui, là-bas, au loin, s'appliquait à les aimer. En se faisant l'écho de ses phrases enfantines, il leur semblait recevoir une caresse de celui que l'éloignement leur rendait encore plus cher.